

Les Olympiades 1936 *

Lacan, Berlin et la passion de l'ignorance

Claus-Dieter RATH

À l'occasion d'un grand congrès parisien en janvier 1991, quand bon nombre de ceux qui s'étaient organisés en divers groupes après la dissolution de l'École freudienne de Paris (1980) et la mort de Jacques Lacan (1981) se retrouvèrent pour la première fois (en tant qu'*Inter-associatif de psychanalyse*¹), des rapports sur le travail psychanalytique dans les pays européens, en Amérique du Nord et du Sud furent rendus. Un analyste français expliqua à cette occasion qu'en Allemagne, le pays outre-Rhin (ainsi est définie quoique partiellement cette limite géographique), la psychanalyse n'aurait plus lieu de nos jours ; l'analyse profane y serait interdite et l'enseignement de Lacan serait, de par la législation en vigueur, inapplicable.

La certitude avec laquelle – et pas seulement lors de ce congrès – on impute certaines circonstances en Allemagne contraste beaucoup avec l'ignorance véritable du travail de psychanalystes en Allemagne, dans les pays germanophones en général² et avec l'ignorance de la langue allemande, celle de Freud³.

Le souhait de prendre explicitement pour sujet ce curieux rapport de tension, cette étrangeté familière, cette « inquiétante étrangeté » amena quelques-uns des

* Intervention lors d'un colloque, organisé par Jutta Prasse et Claus-Dieter Rath. Les travaux de ce colloque ont été publiés en allemand sous le titre *Die Rückkehr der Psychoanalyse über den Rhein. Lacan und das Deutsche* (« Le retour de la psychanalyse au-delà du Rhin. Lacan et l'esprit allemand »), Freiburg/Breisgau, édition Kore, 1994.

1. Voir le recueil *L'analyse et l'analyste, 1^{er} colloque interassociatif de psychanalyse*, Paris, éd. Solin, 1991.

2. Voici quelques données concernant les formations et les publications. En 1978, la *Sigmund-Freud-Schule* (École Sigmund Freud) s'est constituée à Berlin, elle a été dissoute en 1987. En 1988 a été fondée à Berlin la *Psychoanalytische Assoziation « Die Zeit zum Begreifen »* (l'Association de psychanalyse « Le temps pour comprendre »). À Hambourg a été installée la *Le(r)stelle* (mot croisé entre place vide et poste d'enseignant) en 1992 ; en 1993 s'est formée à partir de liens de travail interrégionaux l'*Assoziation für die Freudsche Psychoanalyse* (Association pour la psychanalyse freudienne).

La revue *Der Wunderblock* (« Le bloc magique ») (Berlin) paraît depuis 1978, *Fragmente* (« Fragments ») (Kassel) depuis 1981, *RISS* (RISS/déchirure) (Zürich) depuis 1986, *BRIEF der Psychoanalytischen Assoziation* (« Lettre de l'Association de psychanalyse ») (Berlin) depuis 1988, *DISKURIER* (« Discourrier ») (Karlsruhe) depuis 1992, *Texte* (« Textes ») (Wien) depuis 1993.

psychanalystes berlinois, qui orientaient leur pratique avec l'enseignement de Freud et de Lacan – Jutta Prasse, Hinrich Lühmann et moi-même – à proposer une rencontre de travail aux organisateurs de ce congrès ainsi qu'à la Fondation européenne pour la psychanalyse ⁴, fondée peu de temps après. Cette démarche reçut un écho très vif auprès de la Fondation, et la mise en place d'un congrès à Berlin ⁵ fut décidée.

La particularité de la situation de la psychanalyse dans les espaces linguistiques allemand et français devait en constituer le point central : les poussées de refoulement inscrites dans l'histoire « des deux côtés du Rhin » en ce qui concerne la psychanalyse, la pratique psychanalytique et les pays « outre-Rhin » (ce qui est exprimé par le jeu de mots « *Rhein und unrein* », pur et impur), ainsi que les concepts et leurs vicissitudes dans le processus de traduction des textes de Freud dans la langue de Lacan et des textes de Lacan dans la langue de Freud.

Le titre provisoire était « Lacan dans les pays germanophones ». Mais comme ce titre aurait neutralisé ce côté « *unheimlich* », étrange et inquiétant, qui avait produit cette représentation particulière de la psychanalyse en Allemagne et qui a eu pour effet que des générations de Français nés après la guerre n'ont plus guère appris l'allemand – même en Alsace –, nous avons intitulé ce colloque « *Lacan und das Deutsche* ». Cela fut traduit par nos collègues français d'abord par « Lacan et l'allemand » et ensuite par « Lacan et la chose allemande ».

C'était la première fois que des psychanalystes débattaient publiquement lors d'un congrès de cette dimension « germanique ». Certes, le congrès de l'Internationale Psychoanalytische Vereinigung (IPA) à Hambourg en 1985 aurait dû s'intituler « Identifizierung und ihr Schicksal » (« L'identification et ses vicissitudes ») et aurait dû traiter du national-socialisme et de l'anéantissement des juifs – l'IPA avait évité pendant cinquante-trois ans, et non par hasard, de se réunir en Allemagne –, mais de vives résistances à l'intérieur de cette organisation ⁶ amenèrent à un curieux compromis : une seule journée fut réservée à ce qu'on appelait « le phénomène nazi », que l'on devait traiter principalement sous l'aspect des conséquences sur les enfants des victimes et les enfants des bourreaux. Le destin des psychanalystes et de la psychanalyse

(Suite de la note page précédente.) Les Séminaires et les *Écrits* de Jacques Lacan sont parus dans leur traduction allemande dès 1973 – édités par Norbert Haas et depuis 1983 également par Hans-Joachim Metzger (d'abord aux éditions Walter-Verlag et depuis 1986 chez Quadriga). Les *Schriften I* (*Écrits I*) de Jacques Lacan sont également parus sous licence chez Suhrkamp Taschenbuch (Suhrkamp – livre de poche) en 1975.

3. Ignorance au sujet de laquelle quelques psychanalystes lacaniens de langue allemande ne sont guère en reste quant à leur connaissance de la France et de la langue française.

4. La Fondation est un rassemblement d'analystes qui peuvent appartenir par ailleurs à des groupes très différents.

5. Ce colloque, ouvert au public, a eu lieu du 28 au 30 mai 1992.

6. Voir les échos au congrès de l'IPA à Hambourg dans *Psyche* 1986, tome 2.

pendant le national-socialisme fit l'objet d'une exposition importante ⁷, qui pourtant ne trouva une place qu'en marge du congrès.

« La chose... » rappelle à la fois « die Chose... » : un héritage huguenot dans le berlinois et l'intervention qu'avait faite Lacan sur « La chose freudienne ou le sens du retour à Freud en psychanalyse ⁸ » à Vienne en 1955. Lacan a rarement visité les pays germanophones. Son unique passage à Berlin date de 1936, lors des Jeux olympiques, au retour du XIV^e congrès international de psychanalyse à Marienbad en Bohême. Il y avait présenté pour la première fois son travail sur le stade du miroir, travail qu'il exposera dans une deuxième version lors du congrès de l'IPA à Zürich en 1949 – c'est la version ⁹ dont nous disposons aujourd'hui. En 1958 il intervenait sur la « *Bedeutung des Phallus* » (« La signification du phallus ») à l'institut Max Planck de Munich ¹⁰. Des visites plus personnelles le conduisirent chez Martin Heidegger et Ludwig Binswanger ¹¹.

Lorsque Lacan vint à Berlin en août 1936 – il était âgé de 35 ans –, la plupart des psychanalystes n'étaient déjà plus là. Les membres juifs de la Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft (Société allemande de psychanalyse) furent priés de la quitter dès la fin de l'année 1935 ¹² ; l'Institut berlinois devait être absorbé peu de temps après par le Deutsche Institut für psychologische Forschung und Psychotherapie (Institut allemand pour la recherche psychologique et la psychothérapie) qui était dirigé par le national-socialiste et adlérien Matthias H. Göring. Dorénavant, seul cet institut de formation s'occupa du développement d'une « Deutsche Seelenheilkunde » (psychothérapie allemande, science allemande des soins de l'âme) ¹³. Étaient restés, parmi les psychanalystes, ceux qui voulaient s'arranger avec le régime

7. K. Brecht, V. Friedrich (sous la dir. de), « *Hier geht das Leben auf eine sehr merkwürdige Weise weiter...* » *Zur Geschichte der Psychoanalyse in Deutschland* (« Ici la vie continue d'une drôle de façon... » Contribution à l'histoire de la psychanalyse en Allemagne », Hambourg, Kellner, 1985. Traduction anglaise : « *Here life goes on in a most peculiar way...* » *Psychoanalysis before and after 1933*, Hambourg, Kellner.

8. J. Lacan, *Écrits*, Paris, Le Seuil, 1966, p. 401.

9. « Le stade du miroir comme formateur de la fonction du je telle qu'elle nous est révélée dans l'expérience psychanalytique », dans *Écrits*, op. cit., p. 93 ; « Das Spiegelstadium als Bildner der Ichfunktion, wie sie uns in der psychoanalytischen Erfahrung erscheint » (traduit par P. Stehlin), dans *Schriften I* (sélection et édition par Norbert Haas), Olten, Walter, 1973, p. 61.

10. Nouvelle traduction par C. Creusot, N. Haas et S. M. Weber, dans Jacques Lacan, *Schriften II*, Olten et Freiburg i. Br., Walter, 1975, p. 119. (« La signification du phallus », dans *Écrits*, op. cit., p. 685.)

11. Voir également les contributions de M. Schmid et P. Widmer dans ce recueil.

12. Voir par exemple le rapport de Felix Boehm de la visite d'Ernest Jones à Berlin, fac-similé dans « *Hier geht das Leben...* », op. cit., p. 116-126 (7). La Deutsche Psychoanalytische Gesellschaft (Société de psychanalyse allemande) s'est dissoute en novembre 1938.

13. Voir R. Lockot, *Erinnern und Durcharbeiten : Zur Geschichte der Psychoanalyse und Psychotherapie im Nationalsozialismus* (« Remémorer et perlaborer. Contribution à l'histoire de la psychanalyse et de la psychothérapie sous le national-socialisme »), Frankfurt/Main, Fischer, 1985, p. 192 et suiv.

nazi, quelques-uns qui s'étaient repliés et quelques autres, peu nombreux, qui étaient en relation avec la résistance ¹⁴.

Trois ans avant la visite de Lacan, les « *Schrifttum der Freudschen Schule* » (les « écrits de l'École freudienne ») – la revue *Imago* comprise – avaient déjà été publiquement brûlés dans les grandes villes universitaires allemandes. La « propagande de feu » disait : « *Contre* le primat de la pulsion, *contre* la décadence et l'effondrement moral, *pour* l'ordre et la morale dans les familles allemandes [...], *contre* la surestimation de la vie pulsionnelle qui effiloche l'âme, *pour* la noblesse de l'âme humaine ¹⁵ ! ».

Lacan avait parlé d'une Imago, d'une *image* d'un tout, qui doit vaincre l'effilochage provenant de la discordance pulsionnelle, lors du congrès de Marienbad, la veille de sa visite à Berlin ¹⁶. Il s'agissait, en relation avec le stade du miroir, de « ce gaspillage jubilatoire d'énergie qui signale objectivement le triomphe ¹⁷ » à travers lequel l'enfant dépasse une « proprioceptivité qui donne le corps comme morcelé : d'une part, l'intérêt psychique se trouve déplacé sur des tendances visant à quelque recollement du corps propre ; d'autre part, la réalité, soumise d'abord à un morcellement perceptif [...] s'ordonne en reflétant les formes du corps, qui donnent en quelque sorte le modèle de tous les objets ¹⁸ ».

14. Un tableau dans l'étude de R. Lockot nous renseigne sur le devenir des membres de la DPG (Société de psychanalyse allemande). Page 352 on trouve une liste des membres du « Deutsches Institut » (Institut allemand) de 1940 en fonction de leur appartenance ou non au corps médical.

15. Voir « *Das war ein Vorspiel nur* ». *Bücherverbrennung Deutschland 1933 Voraussetzungen und Folgen*, Ausstellungskatalog Akademie der Künste Berlin, Berlin/Wien, Medusa, 1983, p. 212 et suiv. (« "Ce n'était qu'un prélude". L'autodafé en Allemagne 1933. Conditions et conséquences », Catalogue d'exposition, Académie des arts de Berlin, Berlin/Wien, Medusa, 1983, p. 212 et suiv.).

16. Le congrès a eu lieu du 2 au 8 août. Lacan parlait le 3 sur « Le stade du miroir – théorie d'un moment structurant et génétique de la constitution de la réalité, conçue en relation avec l'expérience et la doctrine psychanalytique ». Cependant sa première apparition devant l'Internationale fut interrompue après dix minutes par le président de séance (le président de cette « session scientifique » était C. P. Oberndorf ; É. Roudinesco mentionne à sa place le nom du président du congrès Ernest Jones). Selon Lacan, son texte avait reçu un écho favorable auprès des Viennois présents (voir É. Roudinesco, *La bataille de cent ans. Histoire de la psychanalyse en France*, tome 2 : 1925-1985, Paris, Le Seuil, 1986, p. 148).

Lacan n'avait pas remis de texte ni d'argument pour l'établissement du rapport du congrès (voir la page de correspondance de l'IPA dans *l'Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 23 Jg., 1937, p. 169). Néanmoins, dans sa contribution à l'*Encyclopédie française* sur les « Complexes familiaux », publiée deux ans plus tard (1938), on trouve un chapitre sur le « stade du miroir » (p. 57-60), dans lequel il a intégré des éléments de son exposé de Marienbad. Voir J. Lacan, « Les complexes familiaux dans la formation de l'individu » (1938), dans *Encyclopédie française*, t. VIII, Paris, Navarin. Ou : *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 23. « Die Familie » (trad. par F. A. Kittler), dans *Schriften* III, Olten et Freiburg i. Br., Walter, 1980, p. 39-100.

17. J. Lacan, « *Die Familie* », art. cit., p. 58 et suiv. (*Autres écrits*, op. cit., p. 41).

18. *Ibidem*, p. 59 (*Autres écrits*, op. cit., p. 42).

À Marienbad, Lacan a dû rencontrer quelques-uns des analystes connus qui avaient encore exercé et enseigné peu d'années auparavant à Berlin : par exemple, Hanns Sachs (le premier analyste enseignant « institutionnalisé » ; avant lui, cela n'existait pas ¹⁹), qui vivait alors à Boston, Max Eitington qui avait fondé avec Ernst Simmel l'Institut de psychanalyse de Berlin et qui vivait alors à Jérusalem, Otto Fenichel qui s'était installé à Prague et Siegfried Bernfeld qui habitait provisoirement à Menton sur la Côte d'Azur, ainsi que Theodor Reik qui résidait en Hollande, jusqu'à ce que ce pays fût envahi à son tour ²⁰. Aucun des membres de l'Institut berlinois mis au pas n'était venu à Marienbad. Edith Jakobson, dont l'exposé fut lu par Fenichel, était incarcérée à Berlin dans l'attente de son procès pour ses activités dans un groupe de résistance ²¹.

Je me pose la question de savoir si quelque chose est entré dans l'enseignement de Lacan de ce qu'il a vécu à Berlin en 1936, quand il prenait « l'air du temps [...] d'un temps lourd de promesses », comme il allait le dire vingt-deux ans plus tard, de ce Berlin où à ce moment-là brûlait la flamme olympique au-dessus de la piste cendrée du stade olympique comme un reflet de l'autodafé. Les textes de Lacan nous donnent-ils un outil qui permettrait d'analyser ce qui a failli détruire la psychanalyse et ce qui a du moins gravement endommagé sa transmission ? Cela pourra-t-il nous mener au-delà de ce que nous connaissons sous des intitulés tels que *la psychanalyse du national-socialisme* ou de *l'antisémitisme* ?

Certes, Lacan – contrairement à Loewenstein ²² et d'autres – n'a rien publié de tel et ses textes ne montrent rien de ce qui vers 1968 nous apparaissait dans la lecture de Wilhelm Reich comme une explication du III^e Reich et du wilhelmisme ; il ne s'est pas non plus occupé systématiquement de l'analyse de la propagande totalitaire – contrairement à Ernst Kris ²³ –, cependant nous trouvons dans de nombreux textes lacaniens des repères indispensables pour une analyse du totalitarisme.

19. D'ailleurs, avant de pratiquer la psychanalyse, Sachs était non pas médecin mais juriste.

20. Selon les indications du compte-rendu du congrès de Marienbad, page de correspondance de l'IPA, dans l'*Internationale Zeitschrift für Psychoanalyse*, 23 Jg., 1937, p. 166 et suiv.

21. Elle avait été arrêtée en octobre 1935 et fut condamnée pour « préparation de haute trahison » à deux ans et demi de réclusion criminelle ; en 1938 elle réussit à s'évader. Voir « *Hier geht das Leben...* », *op. cit.*, p. 110 et suiv. ; à cet endroit on apprend également certains éléments concernant l'attitude curieuse d'Ernest Jones et d'Anna Freud par rapport à Edith Jacobson. Le congrès de Marienbad était l'avant-dernier congrès de l'IPA avant la Seconde Guerre mondiale ; le dernier eut lieu à Paris en 1938. Après la guerre, on se retrouva à Zürich en 1949, où un groupe de Berlin (qui était en fait composé de deux groupes : un autour de Müller-Braunschweig et un autre autour de Schultz-Hencke avec son amalgame entre Freud, Jung et Adler) demanda sa réintégration dans l'Internationale, qui lui fut refusée. En 1951 seulement, lors du congrès d'Amsterdam, le groupe autour de Müller-Braunschweig fut admis dans l'IPA.

22. R. M. Loewenstein, *Psychoanalyse des Antisemitismus*, Frankfurt/Main, Suhrkamp, 1967 (*Psychanalyse de l'antisémitisme*, Paris, PUF, 2001).

23. Voir E. Kris, H. Speier et coll., *German Radio Propaganda : Report on Broadcasts During the War*, New York, 1944.

Déjà son exposé sur le stade du miroir traite du culte de l'unité, de la totalité (*Einheit und Ganzheitlichkeit*) ainsi que de la jalousie par rapport à l'autre qu'on pourrait être soi-même. Quand quelqu'un dit, par exemple, qu'il va en Alsace, il suppose une unité : les Alsaciens, leur région, leur symbolique, leur langage, leur cuisine, leur façon de jouir – « ceux-là, là-bas, savent encore jouir des bonnes choses ». Et là commence le racisme. Nous sommes aux prises avec le signifiant « Un », qui se faisait clairement entendre il y a quelques années (lors des manifestations en Allemagne de l'Est en 1989-1990), quand le cri « Nous sommes le peuple » s'inversait en « Nous sommes un peuple », de façon à substituer à une relation de pouvoir une unité, un Un et un Tout (*ein Ein und ein Alle*), ce qui pour beaucoup sonnait encore aux oreilles comme « un peuple, une nation, un chef » (*ein Volk, ein Reich, ein Führer*). Un autre repère dans la théorie lacanienne pour comprendre le national-socialisme est la *passion de l'ignorance*, le « ne pas vouloir savoir », que Lacan dans la préface à l'édition allemande des *Écrits*²⁴ appelle « la passion majeure chez l'être parlant », plus forte que l'amour et la haine.

Cette préface qu'il a écrite en 1973, « nécessairement en relation avec le *traducteur* et soutenu par lui », est la preuve que Lacan n'était pas indifférent à l'effet qu'il produisait dans l'espace germanophone. Aux auditeurs de son séminaire, début 1975, il fit part de « l'heureuse surprise » qu'avait été pour lui de pouvoir constater des « effets de sens » en Allemagne lors d'une rencontre à Strasbourg, et ce à travers des questions des participants allemands²⁵. De même, l'allemand en tant que langue de Freud et d'autres « poètes et penseurs » le préoccupait : ainsi, il soumettait les traductions disponibles de Freud à une critique approfondie et entreprenait également de savoir comment les concepts par lesquels il mettait l'accent sur l'enseignement de Freud (par exemple : *demande, désir, besoin*) pouvaient être traduits en allemand (*Forderung* et plus tard : *Anspruch ; Begehren* remplace *Begierde*, qui sonne selon quelques-uns trop animal ; *Bedürfnis*). Ainsi, Lacan relate dans son séminaire *Les formations de l'inconscient*²⁶, dans les leçons qui précèdent et celles qui suivent son intervention à Munich sur « La signification du phallus » (mai 1958), qu'en ramenant en Allemagne des concepts freudiens en allemand tels que « l'autre scène » ou

24. J. Lacan, « Vorwort zur deutschen Ausgabe meiner ausgewählten Schriften (notwendig bezogen und gestützt auf den Übersetzer) », trad. par N. Haas et C. Creusot, dans *Schriften* II, p. 13 (« Introduction à l'édition allemande d'un premier volume des *Écrits* », dans *Autres écrits*, Paris, Le Seuil, 2001, p. 558).

25. Dans le séminaire *RSI*, au début de la séance du 11 février 1975 – selon les notes d'un participant. Ce passage n'apparaît pas dans la transcription établie par Jacques-Alain Miller et parue dans *Ornicar?*, cahier 4, 1975. La version définitive doit paraître au Seuil sous forme d'un livre. En ce qui concerne cette rencontre à Strasbourg le 26 janvier 1975, voir *Lettres de l'École*, n° 17, 1976, par ex. p. 221-223. (Voir aussi *RSI*, édition de l'Association lacanienne internationale, p. 70. N.d.T.)

26. Voir par exemple les séances du 7 et du 14 mai 1958 (Jacques Lacan, *Les formations de l'inconscient*, Paris, Le Seuil, 1998, p. 380).

« l'après-coup », il a été perçu comme « insensé » par « des cercles qui, pour l'époque, ne pouvaient pas passer pour ignorants ».

Deux mois plus tard, lors du colloque de Royaumont (juillet 1958), Lacan en vient à parler de son voyage à Berlin. Dans son intervention « L'orientation de la cure et les principes de son pouvoir », il reprend – comme il l'avait déjà fait dans son séminaire *Les écrits techniques de Freud*²⁸ – l'observation d'un cas d'Ernst Kris²⁹, à travers lequel celui-ci cherchait à démontrer le procédé particulier d'interprétation de l'*egopsychology*, c'est-à-dire l'exploration, à l'inverse d'autres analystes, progressive et en douceur de la « surface » vers les « profondeurs » (*exploration of the surface*) et « ne visant pas, à travers l'interprétation, un accès direct et rapide vers le ça³⁰ ».

Kris parle d'un analysant qui travaille comme scientifique, mais qui demeure incapable de publier ses travaux parce qu'il craint constamment de plagier les œuvres des autres. Quand Kris compare le dernier projet de travail de son analysant avec le traité d'un des collègues de celui-ci, d'où l'analysant croit avoir puisé ses idées, Kris constate qu'il n'y a pas de ressemblance extraordinaire³¹.

Si, grâce à la description de ce cas, Kris prend ses distances avec l'approche psychanalytique (« analytic approach ») de la première analyste de ce patient³², Lacan lui reproche une absence d'interprétation et même un évitement de l'interprétation : plutôt que d'analyser la « pulsion, qui ici se manifeste dans l'attrait pour les idées des autres », Kris s'occupe de la défense – comme si pulsion et défense étaient concentriques – et il suppose ainsi que le patient veut se vivre comme plagiaire « pour s'empêcher de l'être vraiment³³ ». Alors que Kris attend que le patient en prenne conscience (*insight*), celui-là lui répond que chaque midi, après la séance, sur le chemin du retour vers son bureau, il passe par la rue X – qui est, selon Kris, « bien connue pour ses petits restaurants attrayants » – et regarde les menus sur les devantures. Dans un des restaurants il trouve habituellement son plat préféré – des cervelles fraîches³⁴.

27. L'avant-propos de Lacan à « La signification du phallus », dans *Écrits, op. cit. (Schriften II, op. cit., nouvelle trad. par C. Creusot, N. Haas et S. M. Weber, p. 119)*.

28. J. Lacan, *Seminar I (1953-1954), Freuds technische Schriften*, p. 80 et suiv. *Le séminaire, Livre I*, Paris, Le Seuil, 1975, p. 71-72.

29. E. Kris, « Ego psychology and interpretation in psychoanalytic therapy », *The Psychoanalytic Quarterly*, vol. XX, 1951, n° 1, p. 15 et suiv.

30. *Ibid.*, p. 24.

31. *Ibid.*, p. 22. Il s'avère même que ce collègue avait utilisé des réflexions antérieures de l'analysant sans le citer.

32. *Ibid.*, p. 23. Il y cite une publication de cette analyste, Melitta Schmideberg, « Intellektuelle Hemmung und Ess-störung » (« Inhibition intellectuelle et trouble alimentaire »), dans *Zeitschrift für psychoanalytische Pädagogik*, VIII^e année, 1934, p. 109 et suiv.

33. J. Lacan, « Die Ausrichtung der Kur und die Prinzipien ihrer Macht » (trad. par N. Haas), dans *Schriften I, op. cit.*, p. 188 (« La direction de la cure », dans *Écrits, op. cit.*, p. 599).

34. E. Kris, *op. cit.*, p. 23.

Ce récit d'un acting out, Lacan le considère non pas comme la confirmation de l'intervention, mais comme un avertissement à l'adresse de l'analyste Kris : « Vous êtes à côté. » Lacan poursuit : « Vous êtes à côté en effet, reprendrai-je, m'adressant à la mémoire d'Ernst Kris, telle qu'elle me revient du congrès de Marienbad, où au lendemain de ma communication sur le stade du miroir je pris congé, soucieux que j'étais d'aller prendre l'air du temps, d'un temps lourd de promesses, à l'Olympiade de Berlin. Il m'objecta gentiment [à l'époque, Kris travaillait encore à Vienne ; CDR] : "Ça ne se fait pas !", déjà gagné à ce penchant au respectable qui peut-être ici infléchit sa démarche ³⁵. »

À l'insistance de Kris : « Mais vous ne volez pas », Lacan oppose qu'il n'est pas décisif que « votre patient ne vole pas [...]. C'est qu'il ne... Pas de ne : c'est qu'il ne vole *rien*. Et c'est cela qu'il eût fallu lui faire entendre ³⁶ ». Il s'agit du fait que cet analysant comprend sa propre pensée comme la pensée d'un autre parce qu'il ne veut rien savoir de cette pensée. Il a, selon Lacan, une « aversion par rapport à ce qu'il cogite » – « anorexie [...] quant au mental, quant au désir dont vit l'idée ³⁷ ».

Dans la remarque de Lacan sur le côté « respectable », résonne qu'il s'agissait pour Kris plutôt d'un comportement convenable de l'analysant que de chercher ce que l'analysant ne veut pas savoir de sa propre pensée, et pour cela l'impute à un autre – de la même façon, Kris avait opposé à Lacan qu'il ne serait pas convenable d'aller à Berlin, où celui-ci voulait « prendre l'air du temps, d'un temps lourd de promesses ».

La *passion de l'ignorance*, la passion de ne-pas-vouloir-savoir est ici en jeu. Quand Lacan – contrairement à Kris – pointe directement le désir du sujet et non pas un « déni de la réalité ³⁸ », dont on viendrait à bout grâce à une « rectification », cela a également son importance dans l'analyse des processus collectifs : là où la plupart des analyses du fascisme parlent de « méconnaissance de la réalité », Lacan met en avant l'affinité de la pensée et du désir de chacun avec le côté séducteur de l'antisémitisme, du national-socialisme et du totalitarisme. Plutôt que de se limiter à noter que le totalitarisme a été mal interprété par chacun, il importe d'en « déchiffrer » le « texte ».

Je suppose, entre autres, que la passion de ne-rien-vouloir-savoir de leurs propres parents a conduit beaucoup d'analystes allemands de la génération d'après-guerre à la psychanalyse, car ce « Je n'ai rien entendu, rien vu, rien su, hélas » se

35. J. Lacan, « Die Ausrichtung der Kur ... », art. cit. (« La direction de la cure... », art. cit., p. 600).

36. *Ibid.*

37. *Ibid.*, p. 190 (« La direction de la cure... », art. cit., p. 601). Lacan fait allusion à la métaphore dans le titre de l'article de Melitta Schmideberg, « Intellektuelle Hemmung und Ess-störung ».

38. Lacan a commencé la rédaction d'« Au-delà du principe de réalité » à Marienbad (trad. par F. Kaltenbeck, dans *Schriften* III, *op. cit.*, p. 15-38).

posait à nous, enfants, non tant comme un problème moral – est-ce qu'ils nous ont menti ? – mais bien plutôt comme la question : qu'est-ce que ce savoir qui ne veut pas être su ? En conséquence, comment est-il possible que ces personnes, qui ont été forcément idéalisées par l'enfant, paraissent à ce point « débiles » à ce sujet : « Rien su, rien vu, rien entendu, sais pas... » ? Un secret autour du désir et de la jouissance qui pourrait parfaitement obtenir le statut du secret de la chambre à coucher, une chose dont on ne parle pas, mais qui est néanmoins « toute présente ».

Quelques-uns ont compris le totalitarisme – à partir d'une lecture approximative de Freud – seulement comme le résultat d'une faiblesse du moi des individus et considèrent en conséquence le renforcement du moi comme un antidote contre la séduction totalitaire, la suggestion et la fascination. Mais le moi imaginaire est justement amplifié – quoique sous un signe inversé – dans l'emphase nationale-socialiste de la volonté et de la maîtrise de soi. Comment le nazisme joue, en les falsifiant, avec les concepts de pulsion, de ça et d'inconscient – ce qui n'est pas resté sans conséquences pour la compréhension générale de ces concepts tels qu'ils sont perçus aujourd'hui –, cela s'aperçoit dans un titre de l'album photo populaire des Olympiades 1936. Ce titre est « Du moi au ça » ; il s'agit du moment décisif pour l'athlète de ses rituels souvent magiques avant le départ. Par exemple : c'est seulement quand le pilote du planeur « a dit "Partez !" » que sa volonté propre n'est plus aux commandes, à ce moment, il faut qu'il obéisse aux lois que l'élément nouveau lui dicte ; ainsi un pouvoir obscur plane au-dessus de lui, une force qui punit immédiatement la moindre désobéissance, même par la mort, s'il le faut. Le pilote le sait dans cette demi-seconde. Et c'est pour cela qu'il hésite ³⁹ ». Ici le ça n'est plus à déchiffrer à travers la parole, le transfert et la traduction, mais il devient une force du destin sombre et muette à laquelle il faut s'offrir, que ce soit dans la victoire ou dans le naufrage.

Le film de Leni Riefenstahl sur Hitler et le congrès national du parti à Nürnberg en 1934 s'appelait *Triumph des Willens* (« Le triomphe de la volonté ») ; ses deux films sur les Olympiades nouent l'imaginaire de l'unité du corps et du moi avec l'idéologie d'un être-un dans le corps du peuple. Le racisme qui s'exprime dans ces films n'a pas de rapport – en dehors du fait que Hitler refusait de serrer la main aux sprinters noirs américains – avec la couleur de la peau, mais avec le fait de poser une relation d'exclusion entre le corps et le langage. Bien entendu, les louanges sur le « naturel » des Noirs portent des traits racistes, mais les Noirs sont en même temps idolâtrés ⁴⁰ ; l'objet véritable du racisme est le juif, en tant qu'il est porteur de l'écrit,

39. Album *Die Olympischen Spiele 1936, in Berlin und Garmisch-Partenkirchen* (« Les Jeux olympiques 1936 à Berlin et à Garmisch-Partenkirchen »), 2 tomes, Cigaretten-Bilderdienst Altona-Bahrenfeld, 1936, tome 2, p. 19.

40. Je remercie monsieur le D^r Thomas Alkemeyer de l'Institut für Sportwissenschaften de l'université libre de Berlin pour certaines références.

du langage et de l'interprétation, de la *Deutung*, donc de tout ce qui n'est « pas naturel », c'est-à-dire tout ce qui blesse l'image du naturel et de l'unité.

L'interdiction de la critique d'art et l'exposition « L'art dégénéré » (« *Die Entartete Kunst* », exposition dont on montra des documents durant les journées du congrès « Lacan und das Deutsche » à Berlin ⁴¹), sont des exemples de tentatives pour anéantir le langage en 1936 et 1937 ; en d'autres mots : Hitler est Dieu, nous vivons dans le royaume de Dieu, les idéaux sont passés à la réalité, il n'y a aucun manque, aucune déchirure, aucune brèche, aucun schisme.

Kris aurait dit à Lacan : « Ça ne se fait pas » – on ne va pas à Berlin, pas voir les Olympiades dans ces conditions. Cela ne se fait pas, comme ne se fait pas le vol d'idées, pourrait-on ajouter, en faisant aussi référence aux tentatives de délimiter une pensée spécifiquement « allemande » : quelques-uns s'étaient opposés, dans les débuts du national-socialisme, au nom de l'esprit allemand, de la culture allemande et même d'une « germanité », à ceux qui dorénavant déterminaient ce qui était « allemand » et ce qui devait être considéré comme « non allemand ». Déjà en 1935 on lisait sur une affiche de la Corporation d'étudiants allemands *contre l'esprit non allemand* : « Le juif ne peut penser que de façon juive. Quand il écrit en allemand, il ment » ; et plus loin : « L'Allemand qui écrit en allemand mais pense non allemand est un traître ⁴² ! »

Rapidement il a été officiellement décrété que ceux qui, en tant qu'artistes, représentaient les choses de façon volontairement non esthétique souffraient de toute évidence d'un trouble de la vision et devaient être soignés ⁴³ – cela représentant une sorte de « théorie d'image en miroir » nazie et en même temps une partie du culte de l'immédiateté. Lacan fait remarquer (dans son séminaire de 1955) que, dans le *Mein Kampf* d'Hitler, « on parlait des rapports entre les hommes comme de rapports entre des lunes ». Il met cela en relation avec le fait que « nous sommes toujours tentés de faire une psychologie et une psychanalyse de lunes, alors qu'il suffit de se rapporter immédiatement à l'expérience pour voir la différence ⁴⁴ ».

À ce culte de l'immédiateté n'appartient pas seulement la technique de la lobotomie ou leucotomie, qui fut inventée en 1935 et qui consiste en une intervention

41. Voir la contribution de D. Janin dans ce recueil.

42. Issu des douze points d'une affiche de la Deutsche Studentenschaft (corporation allemande des étudiants) du 13 avril 1933. Documenté dans *Wissenschaften in Berlin. Objekte* (« Sciences à Berlin. Des objets »), Berlin, Mann, 1987, p. 235.

43. Voir Hitler dans le catalogue d'exposition « *Entartete Kunst* ». *Das Schicksal der Avantgarde im Nazi-Deutschland* (« Art dégénéré. Le destin de l'avant-garde dans l'Allemagne nazie »), München, Hirmer, 1992, p. 376 (dans l'original de 1937, p. 18).

44. J. Lacan, *Seminar II (1954-1955), Das Ich in der Theorie Freuds und in der Technik der Psychoanalyse* (trad. par H.-J. Metzger), Olten et Freiburg i. Br., Walter, 1980, p. 299 (*Le séminaire, Livre II*, Paris, Le Seuil, 1978, p. 275).

dans la substance cérébrale blanche ⁴⁵, mais aussi le développement forcené et la mise en service des médias de masse les plus modernes. Les Olympiades de 1936 étaient le premier grand événement qui fut transmis « en direct » à la télévision (télévision qui fut introduite à Berlin en 1935 ⁴⁶). Comme ce média – souvent appelé « miroir magique » – diffuse et constitue avec un maximum de portée « l'actualité », il devient un des chaînons entre les macropratiques et les micropratiques du pouvoir et devient ainsi le moyen d'influence à la fois des émetteurs-puissants et des récepteurs-sujets, qui cherchent, à travers l'émission télévisuelle, à s'assurer de la « réalité » et de leur conduite de vie du moment. Les rituels de la télévision soutiennent l'illusion d'un lien direct avec l'autre, illusion d'une communauté qui n'a plus besoin de mots. Ces rituels constituent un culte de l'événement accompagné de codes universels. Tout saisir...

Dans sa description de cas, Kris met en avant le grand-père de l'analysant en tant que « père grand », ce que Lacan souligne. Cette figure est très visible dans le national-socialisme : les propres pères sont humiliés ; la nouvelle génération parle au nom des grands-pères, au nom de l'« hérédité » et d'une grande tradition, qui auraient été gâchées ou trahies par les pères, qui représentent plus ou moins la république de Weimar. Le national-socialisme promet la sortie du chaos de la démocratie, des palabres, de l'ergotage, de l'interprétation et de la surinterprétation pour se diriger vers la clarté, l'évidence, une forme claire, un moi rond, homogène, un corps populaire sain.

L'Allemagne nazie apparaît dans le miroir magique de 1936 comme un tout. Avec, comme parade, les Olympiades, qui furent la plus grande manifestation nazie à Berlin, on voulait se présenter comme « respectable », et la mise en scène d'un moi olympique, *je olympique*, réussit. Nombreux furent ceux qui n'arrivaient pas à se soustraire à la fascination de la fête du corps unifié. Il est écrit que quand les équipes nationales entrèrent dans le stade berlinois, « les cris d'allégresse montaient parfois d'une façon extraordinaire. Par exemple, lorsque les fiers fils de France derrière le drapeau tricolore bleu blanc rouge saluèrent le Führer avec le salut allemand, comme ils l'avaient déjà fait à Garmisch-Partenkirchen (lors des jeux d'hiver) ⁴⁷ ». Bien plus

45. Par António Moniz et Almeida Lima.

46. Pour devancer les Anglais, le régime national-socialiste faisait émettre le premier programme télévisuel régulier du monde à Berlin le 22 mars 1935. Le Reichsverband Deutscher Rundfunkteilnehmer (l'Union des auditeurs de la radiodiffusion du Reich) annonça sous le titre « Pourquoi voulons-nous, nous les national-socialistes en Allemagne, la télévision ? » comme une perspective « pour la nouvelle communauté de notre peuple » : « Regarder la télévision n'est pas un luxe [...]. Si quoi que ce soit puisse convaincre plus sûrement encore que la parole, c'est de voir avec ses propres yeux ! [...] Réunissez-vous partout et formez des communautés de télévision ! [...] Lutte pour que l'Allemagne devienne le premier pays au monde où tous les compatriotes peuvent regarder la télévision ! [...] Vive l'Allemagne éveillée et clairvoyante ! » (cité dans J. Wulf, « Presse und Funk im Dritten Reich : eine Dokumentation », dans *Kultur im Dritten Reich*, tome 1, Frankfurt/Main et Berlin, Ullstein, 1989, p. 328 et suiv.).

47. *Album, op. cit.*, tome 2, p. 14.

tard, on a dit en France que c'était le *salut olympique*, pour lequel la tenue du bras varie de quelques degrés par rapport à l'autre ; les Anglais s'abstinrent de tout geste à Berlin, alors que la propagande nazie avait constaté avec satisfaction lors des jeux d'hiver que les invités « exécutaient d'eux-mêmes ce que personne ne pouvait ni ne voulait exiger d'eux : pour la première fois les Britanniques et les Français offraient à leur hôte, lors d'un événement officiel, le salut allemand ⁴⁸ ».

La participation des autres était ressentie comme une reconnaissance énorme ; ce fut – collectivement –, pour le dire avec les mots du titre de l'intervention de Lacan à Marienbad, un « moment structurant [...] la constitution de la réalité » ; c'était mis en scène – comme le disent les deux titres des films de Riefenstahl sur les Olympiades – comme une *fête des peuples* – nous retrouvons là ce corps entier – et comme une *fête de la beauté*. La beauté – en opposition à la défiguration, à l'effilochage et au morcellement – était un des mots d'ordre centraux du régime et elle était alors étroitement liée avec la respectabilité ⁴⁹.

Si la psychanalyse traite du refoulement, elle doit aussi se pencher sur le fait que le savoir psychanalytique est à son tour constamment refoulé. De tout temps, les analystes ont également cédé à la tentation, dans l'espoir d'une reconnaissance assurée, d'adapter l'analyse à certains impératifs culturels.

Non seulement s'occuper de tels problèmes signifie l'application de la psychanalyse à la politique, mais ce sont aussi des questions centrales de la cure psychanalytique : est-elle la production d'une unité ? une guérison (*Heilung*) ? Apporte-t-elle le salut (*Heil*) ? Produit-elle une totalité ? Comble-t-elle des brèches ? Points fondamentaux par lesquels la pratique et la réflexion théorique des analystes, qui s'orientent à partir de Freud et de Lacan, se différencient quelque peu de la psychologie du moi (*egopsychology*), née aussi essentiellement à l'Institut psychanalytique de Berlin. Il est intéressant de constater que tous deux, Kris comme Lacan, dans le contexte du *plagiat* et des *cervelles fraîches*, frôlent comme en passant la question de la généalogie et de la transmission de la pensée psychanalytique : Kris dit que dans cette analyse il se serait laissé guider sans s'en rendre compte par une description de cas d'Helen Deutsch ⁵⁰ et Lacan traite, dans une note en bas de page ⁵¹, du statut de son propre enseignement.

48. *Album, op. cit.*, tome 1, p. 5.

49. Au sujet de la respectabilité et du national-socialisme, voir G. L. Mosse, « Schönheit ohne Sinnlichkeit. Die Ausstellung "Entartete Kunst" » (« Beauté sans sensualité. L'exposition "Art dégénéré" »). Dans le catalogue d'exposition « *Entartete Kunst...* » p. 25-31, plus particulièrement p. 30.

50. « [...] a strikingly similar case » ; « When analyzing the patient here discussed I was familiar with Deutsch's paper. (L'analysant aussi a été « familier » – familiarisé – [Kris, *op. cit.*, p. 22] avec le traité de son collègue, qui contenait finalement de nombreuses idées venant de lui-même. CDR) Without being consciously aware of it, I followed her example when entering into the detailed examination of the patient's intellectual pursuits » (p. 25).

51. J. Lacan, « Die Ausrichtung... », art. cit., p. 190 (« La direction de la cure », art. cit., p. 601).

La psychanalyse a donc émigré, la plupart du temps vers l'ouest, au-delà du Rhin, et, quand la France et la Hollande furent occupées à leur tour, elle émigra plus loin, en Angleterre, en Amérique du Sud et aux États-Unis. Après 1945, elle est revenue en Allemagne, mais non sans avoir changé. La psychanalyse est revenue du fait que des Allemands faisaient leur analyse à l'étranger avec des analystes émigrés, elle est revenue aussi par des textes, mais elle n'était plus la psychanalyse qu'elle avait été auparavant – j'insiste sur le fait que, avant le national-socialisme, dans les années 1920 et au début des années 1930, il y a eu des conflits violents sur certains développements (en relation avec des questions concernant la libido, le moi, la résistance, la défense, l'interprétation des symboles, le langage et la parole, la théorie des affects) et que, pour cette raison, il ne peut s'agir d'un « retour vers un bon état originel » mais qu'il doit s'agir d'un « retour aux écrits de Freud ».

Alors que nous cernons assez clairement à ce jour ce qu'il est advenu de la psychanalyse en Allemagne après son retour, modifiée par les conditions d'exercice aux États-Unis et en Grande-Bretagne et par les rapports de pouvoir, par un ordre symbolique spécifique et par certaines formations d'école, il reste à élucider ce que le « passage » par la traduction de l'enseignement de Freud (au-delà du Rhin) en France et la retraduction en allemand ont apporté, ce que cela a produit pour la pratique analytique en relation avec les questions qui se sont posées et se posent toujours en lien avec le national-socialisme, le totalitarisme et l'anéantissement des juifs.

En retraduisant Freud, qui est passé au-delà du Rhin, beaucoup de choses deviennent audibles et lisibles, des choses qu'on n'avait peut-être pas remarquées lors d'une première rencontre avec son texte, ou dont on n'avait rien voulu savoir. Pour ceux qui s'intéressent à la psychanalyse en langue allemande, une complicité, une fuite en avant du sens sont freinées par le détour que constitue la lecture de Freud avec Lacan, et ainsi le travail à partir du texte de Freud redevient possible – d'une certaine façon par la retraduction. Dans le processus de traduction, comme l'écrit Georges Arthur Goldschmidt, sa propre langue se trouve parfois ébranlée, quand on arrive, en cherchant le mot juste, à des sentiers envahis et abandonnés.

Je trouve que Berlin en 1992 était le lieu approprié pour parler du couple Freud-Lacan, un couple qui, comme dans tous les couples, ne constitue pas une unité, mais dans lequel il y a pas mal de *bagarres*, des disputes, des conflits, des problèmes, des torsions, des changements. Berlin réunifié, comme lieu pour parler du fantasme du « Un »... que ce soit *un monde*, *One-World*, ou « un monde pour tous », que ce soit l'Europe unie ou la nation unifiée, que ce soit la région intacte ou le *Kiez* authentique (le vieux quartier authentique en berlinois), un peuple ou le sujet « tout ».

*Traduction de Gabrielle Devallet-Gimpel
avec la collaboration de Marie-Claire Terrier et Claudine Casanova.*